



# BRITANNICUS

Tragédie



À MONSEIGNEUR le duc de Chevreuse

MONSEIGNEUR,

Vous serez peut-être étonné de voir votre nom à la tête de cet ouvrage ; et si je vous avais demandé la permission de vous l'offrir, je doute si je l'aurais obtenue. Mais ce serait être en quelque sorte ingrat que de cacher plus longtemps au monde les bontés dont vous m'avez toujours honoré. Quelle apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vôtre ?

Non, MONSEIGNEUR, il m'est trop avantageux que l'on sache que mes amis mêmes ne vous sont pas indifférents, que vous prenez part à tous mes ouvrages, et que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses. Vous fûtes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea l'économie de la pièce, et combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente tragédie est au-delà de tout ce que j'ai pu concevoir.

Ne craignez pas, MONSEIGNEUR, que je m'engage plus avant, et que n'osant le louer en face, je m'adresse à vous pour le louer avec plus de liberté. Je sais qu'il serait

dangereux de le fatiguer de ses louanges, et j'ose dire que cette même modestie, qui vous est commune avec lui, n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre.

La modération n'est qu'une vertu ordinaire quand elle ne se rencontre qu'avec des qualités ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualités et du cœur et de l'esprit, qu'avec un jugement qui, ce semble, ne devrait être le fruit que de l'expérience de plusieurs années, qu'avec mille belles connaissances que vous ne sauriez cacher à vos amis particuliers, vous avez encore cette sage retenue que tout le monde admire en vous, c'est sans doute une vertu rare en un siècle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tentation de parler de vous ; il faut qu'elle soit bien violente, puisque je n'ai pu y résister dans une lettre où je n'avais autre dessein que de vous témoigner avec combien de respect je suis, MONSEIGNEUR,  
 Votre très humble et très obéissant serviteur,

**Racine.**

**ACTE PREMIER**

Scène 1.....	1
AGRIPPINE, ALBINE	
Scène 2.....	8
AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE	
Scène 3.....	15
BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE	
Scène 4.....	17
BRITANNICUS, NARCISSE	

**ACTE II**

Scène 1.....	21
NÉRON, BURRHUS, NARCISSE, GARDES.	
Scène 2.....	22
NÉRON, NARCISSE	
Scène 3.....	30
NÉRON, JUNIE	
Scène 4.....	39
NÉRON, JUNIE, NARCISSE	
Scène 5.....	40
JUNIE, NARCISSE	
Scène 6.....	41
JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE	
Scène 7.....	44
NÉRON, JUNIE, NARCISSE	
Scène 8.....	45
NÉRON, NARCISSE	

**ACTE III**

Scène 1.....	47
NÉRON, BURRHUS	
Scène 2.....	50
BURRHUS, SEUL.	
Scène 3.....	51
AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE	
Scène 4.....	54
AGRIPPINE, ALBINE	

## TABLE DES MATIÈRES

Scène 5.....	56
BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE	
Scène 6.....	58
BRITANNICUS, NARCISSE	
Scène 7.....	61
BRITANNICUS, JUNIE	
Scène 8.....	65
NÉRON, BRITANNICUS, JUNIE	
Scène 9.....	70
NÉRON, BURRHUS	
<b>ACTE IV</b>	
Scène 1.....	71
AGRIPPINE, BURRHUS	
Scène 2.....	72
NÉRON, AGRIPPINE	
Scène 3.....	79
NÉRON, BURRHUS	
Scène 4.....	84
NÉRON, NARCISSE	
<b>ACTE V</b>	
Scène 1.....	89
BRITANNICUS, JUNIE	
Scène 2.....	94
AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE	
Scène 3.....	95
AGRIPPINE, JUNIE	
Scène 4.....	97
AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS	
Scène 5.....	98
AGRIPPINE, BURRHUS	
Scène 6.....	100
NÉRON, AGRIPPINE, BURRHUS, NARCISSE	
Scène 7.....	103
AGRIPPINE, BURRHUS	

## PERSONNAGES

NÉRON, empereur, fils d'Agrippine.

BRITANNICUS, fils de l'empereur Claudius.

AGRIPPINE, veuve de Domitius Enobarbus, père de Néron, et, en secondes noces, veuve de l'empereur Claudius.

JUNIE, amante de Britannicus.

BURRHUS, gouverneur de Néron.

NARCISSE, gouverneur de Britannicus.

ALBINE, confidente d'Agrippine.

GARDES.

La scène est à Rome, dans une chambre du palais de Néron.

ACTE PREMIER

*Scène I*

AGRIPPINE, ALBINE

ALBINE

Quoi tandis que Néron s'abandonne au sommeil,  
Faut-il que vous veniez attendre son réveil Qu'errant  
dans le palais sans suite et sans escorte, La mère de  
César veille seule à sa porte Madame, retournez dans  
votre appartement.

AGRIPPINE

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment. Je veux  
l'attendre ici. Les chagrins qu'il me cause M'occuperont  
assez tout le temps qu'il repose. Tout ce que j'ai prédit  
n'est que trop assuré Contre Britannicus Néron s'est  
déclaré. L'impatient Néron cesse de se contraindre Las  
de se faire aimer, il veut se faire craindre. Britannicus  
le gêne, Albine, et chaque jour Je sens que je deviens  
importune à mon tour.

ALBINE

Quoi vous à qui Néron doit le jour qu'il respire,  
Qui l'avez appelé de si loin à l'empire Vous qui,  
deshéritant le fils de Claudius, Avez nommé César  
l'heureux Domitius  
Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrippine Il vous  
doit son amour.

AGRIPPINE

Il me le doit, Albine Tout, s'il est généreux, lui prescrit  
cette loi Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE

S'il est ingrat, Madame Ah toute sa conduite Marque  
dans son devoir une âme trop instruite. Depuis trois  
ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait Qui ne promette à  
Rome un empereur parfait Rome, depuis deux ans, par  
ses soins gouvernée, Au temps de ses consuls croit être  
retournée Il la gouverne en père. Enfin, Néron naissant  
À toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIPPINE

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste Il  
commence, il est vrai, par où finit Auguste Mais  
crains que l'avenir détruisant le passé, Il ne finisse  
ainsi qu'Auguste a commencé. Il se déguise en vain je



lis sur son visage Des fiers Domitius l'humeur triste  
 et sauvage Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur  
 sang La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc.  
 Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices De Rome,  
 pour un temps, Caius fut les délices Mais sa feinte  
 bonté se tournant en fureur, Les délices de Rome en  
 devinrent l'horreur. Que m'importe, après tout, que  
 Néron, plus fidèle, D'une longue vertu laisse un jour le  
 modèle Ai-je mis dans sa main le timon de l'Etat Pour  
 le conduire au gré du peuple et du sénat Ah que de la  
 patrie il soit, s'il veut, le père Mais qu'il songe un peu  
 plus qu'Agrippine est sa mère. De quel nom cependant  
 pouvons-nous appeler L'attentat que le jour vient de  
 nous révéler Il sait, car leur amour ne peut être ignorée,  
 Que de Britannicus Junie est adorée, Et ce même  
 Néron, que la vertu conduit, Fait enlever Junie au milieu  
 de la nuit Que veut-il Est-ce haine, est-ce amour qui  
 l'inspire Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire  
 Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité Punit sur eux  
 l'appui que je leur ai prêté

ALBINE

Vous, leur appui, Madame

AGRIPPINE

Arrête, chère Albine, Je sais que j'ai moi seule avancé  
leur ruine Que du trône, où le sang l'a dû faire monter,  
Britannicus par moi s'est vu précipiter. Par moi seule  
éloigné de l'hymen d'Octavie, Le frère de Junie  
abandonna la vie, Silanus, sur qui Claude avait jeté les  
yeux, Et qui comptait Auguste au rang de ses aïeux.  
Néron jouit de tout et moi, pour récompense, Il faut  
qu'entre eux et lui je tienne la balance, Afin que quelque  
jour, par une même loi, Britannicus la tienne entre mon  
fils et moi.

ALBINE

Quel dessein

AGRIPPINE

Je m'assure un port dans la tempête. Néron m'échappera,  
si ce frein ne l'arrête.

ALBINE

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus

AGRIPPINE

Je le craindrais bientôt, s'il ne me craignait plus.

## ALBINE

Une injuste frayeur vous alarme peut-être. Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être, Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous, Et ce sont des secrets entre César et vous. Quelques titres nouveaux que Rome lui défère, Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère. Sa prodigue amitié ne se réserve rien Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien. À peine parle-t-on de la triste Octavie. Auguste votre aïeul honora moins Livie. Néron devant sa mère a permis le premier Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier. Quels effets voulez-vous de sa reconnaissance

## AGRIPPINE

Un peu moins de respect, et plus de confiance. Tous ces présents, Albine, irritent mon dépit. Je vois mes honneurs croître et tomber mon crédit. Non, non, le temps n'est plus que Néron, jeune encore, Me renvoyait les vœux d'une cour qui l'adore, Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'Etat, Que mon ordre au palais assemblait le sénat, Et que derrière un voile, invisible et présente, J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante. Des volontés de Rome alors mal assuré, Néron de sa grandeur n'était point enivré. Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire, Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire, Quand les ambassadeurs de

tant de rois divers Vinrent le reconnaître au nom de l'univers. Sur son trône avec lui j'allais prendre ma place J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vit, Laissa sur son visage éclater son dépit. Mon cœur même en conçut un malheureux augure. L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure, Se leva par avance, et courant m'embrasser, Il m'écarta du trône où je m'allais placer. Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine Vers sa chute à grands pas chaque jour s'achemine. L'ombre seule m'en reste, et l'on n'implore plus Que le nom de Sénèque et l'appui de Burrhus.

## ALBINE

Ah si de ce soupçon votre âme est prévenue, Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue Daignez avec César vous éclaircir du moins.

## AGRIPPINE

César ne me voit plus, Albine, sans témoins. En public, à mon heure, on me donne audience Sa réponse est dictée, et même son silence. Je vois deux surveillants, ses maîtres et les miens, Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens. Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite De son désordre, Albine, il faut que je profite. J'entends du bruit on ouvre. Allons subitement Lui

demander raison de cet enlèvement. Surprenons, s'il se peut, les secrets de son âme. Mais quoi déjà Burrhus sort de chez lui

*Scène 2*

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE

BURRHUS

Madame, Au nom de l'empereur j'allais vous informer  
D'un ordre qui d'abord a pu vous alarmer, Mais qui n'est  
que l'effet d'une sage conduite, Dont César a voulu que  
vous soyez instruite.

AGRIPPINE

Puisqu'il le veut, entrons il m'en instruira mieux.

BURRHUS

César pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.  
Déjà par une porte au public moins connue L'un et  
l'autre consul vous avaient prévenue, Madame. Mais  
souffrez que je retourne exprès...

AGRIPPINE

Non, je ne trouble point ses augustes secrets. Cependant  
voulez-vous qu'avec moins de contrainte L'un et l'autre  
une fois nous nous parlions sans feinte

BURRHUS

Burhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.

## AGRIPPINE

Prétendez-vous longtemps me cacher l'empereur Ne le  
verrai-je plus qu'à titre d'importune Ai-je donc élevé si  
haut votre fortune Pour mettre une barrière entre mon  
fils et moi Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi  
Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire À qui  
m'effacera plus tôt de sa mémoire Vous l'ai-je confié  
pour en faire un ingrat, Pour être, sous son nom, les  
maîtres de l'Etat Certes, plus je médite, et moins je me  
figure Que vous m'osiez compter pour votre créature,  
Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition Dans les  
honneurs obscurs de quelque légion, Et moi qui sur le  
trône ai suivi mes ancêtres, Moi, fille, femme, sœur et  
mère de vos maîtres Que prétendez-vous donc Pensez-  
vous que ma voix Ait fait un empereur pour m'en  
imposer trois Néron n'est plus enfant n'est-il pas temps  
qu'il règne

Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne  
Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux Pour  
se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux Qu'il choisisse,  
s'il veut, d'Auguste ou de Tibère, Qu'il imite, s'il peut,  
Germanicus mon père. Parmi tant de héros je n'ose me  
placer, Mais il est des vertus que je lui puis tracer. Je  
puis l'instruire au moins combien sa confiance Entre  
un sujet et lui doit laisser de distance.

## BURRHUS

Je ne m'étais chargé dans cette occasion Que d'excuser  
 César d'une seule action. Mais puisque sans vouloir que  
 je le justifie, Vous me rendez garant du reste de sa vie,  
 Je répondrai, Madame, avec la liberté D'un soldat qui  
 sait mal farder la vérité. Vous m'avez de César confié  
 la jeunesse, Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans  
 cesse. Mais vous avais-je fait serment de le trahir, D'en  
 faire un empereur qui ne sût qu'obéir Non. Ce n'est  
 plus à vous qu'il faut que j'en réponde, Ce n'est plus  
 votre fils, c'est le maître du monde. J'en dois compte,  
 Madame, à l'empire romain, Qui croit voir son salut ou  
 sa perte en ma main. Ah si dans l'ignorance il le fallait  
 instruire, N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire  
 Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs Fallait-il  
 dans l'exil chercher des corrupteurs La cour de Claudius,  
 en esclaves fertile, Pour deux que l'on cherchait en eût  
 présenté mille, Qui tous auraient brigué l'honneur de  
 l'avilir Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.  
 De quoi vous plaignez-vous, Madame On vous révère  
 Ainsi que par César, on jure par sa mère. L'empereur,  
 il est vrai, ne vient plus chaque jour Mettre à vos pieds  
 l'empire, et grossir votre cour. Mais le doit-il, Madame  
 et sa reconnaissance Ne peut-elle éclater que dans sa  
 dépendance Toujours humble, toujours le timide Néron  
 N'ose-t-il être Auguste et César que de nom Vous le



dirai-je enfin Rome le justifie. Rome, à trois affranchis  
si longtemps asservie, À peine respirant du joug qu'elle  
a porté, Du règne de Néron compte sa liberté. Que  
dis-je la vertu semble même renaître. Tout l'empire n'est  
plus la dépouille d'un maître Le peuple au champ de  
Mars nomme ses magistrats, César nomme les chefs  
sur la foi des soldats Thraséas au sénat, Corbulon dans  
l'armée, Sont encore innocents, malgré leur renommée  
Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs, Ne sont  
plus habités que par leurs délateurs. Qu'importe que  
César continue à nous croire, Pourvu que nos conseils  
ne tendent qu'à sa gloire Pourvu que dans le cours d'un  
règne florissant Rome soit toujours libre, et César tout-  
puissant Mais, Madame, Néron suffit pour se conduire.  
Jobéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire. Sur ses  
aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler pour bien faire,  
Néron n'a qu'à se ressembler, Heureux si ses vertus,  
l'une à l'autre enchaînées, Ramènent tous les ans ses  
premières années

## AGRIPPINE

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer, Vous croyez que  
sans vous Néron va s'égarer. Mais vous qui jusqu'ici  
content de votre ouvrage, Venez de ses vertus nous  
rendre témoignage, Expliquez-nous pourquoi, devenu  
ravisser, Néron de Silanus fait enlever la sœur Ne

tient-il qu'à marquer de cette ignominie Le sang de  
 mes aïeux qui brille dans Junie De quoi l'accuse-t-il  
 Et par quel attentat Devient-elle en un jour criminelle  
 d'Etat, Elle qui sans orgueil jusqu'alors élevée, N'aurait  
 point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée, Et qui même aurait  
 mis au rang de ses bienfaits L'heureuse liberté de ne le  
 voir jamais

## BURRHUS

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée Mais  
 jusqu'ici César ne l'a point condamnée, Madame.  
 Aucun objet ne blesse ici ses yeux Elle est dans un  
 palais tout plein de ses aïeux. Vous savez que les droits  
 qu'elle porte avec elle Peuvent de son époux faire un  
 prince rebelle, Que le sang de César ne se doit allier  
 Qu'à ceux à qui César le veut bien confier, Et vous-  
 même avouerez qu'il ne serait pas juste Qu'on disposât  
 sans lui de la nièce d'Auguste.

## AGRIPPINE

Je vous entends Néron m'apprend par votre voix Qu'en  
 vain Britannicus s'assure sur mon choix. En vain, pour  
 détourner ses yeux de sa misère, J'ai flatté son amour  
 d'un hymen qu'il espère. À ma confusion, Néron veut  
 faire voir Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.  
 Rome de ma faveur est trop préoccupée Il veut par cet

affront qu'elle soit détrompée, Et que tout l'univers  
 apprenne avec terreur À ne confondre plus mon fils  
 et l'empereur. Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire  
 Qu'il doit avant ce coup affermir son empire, Et qu'en  
 me réduisant à la nécessité D'éprouver contre lui ma  
 faible autorité, Il expose la sienne, et que dans la balance  
 Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

## BURRHUS

Quoi Madame toujours soupçonner son respect Ne  
 peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect L'empereur  
 vous croit-il du parti de Junie Avec Britannicus vous  
 croit-il réunie Quoi de vos ennemis devenez-vous  
 l'appui Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui  
 Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire, Serez-  
 vous toujours prête à partager l'empire Vous craindrez-  
 vous sans cesse, et vos embrassements Ne se passeront-  
 ils qu'en éclaircissements Ah quittez d'un censeur la  
 triste diligence D'une mère facile affectez l'indulgence,  
 souffrez quelques froideurs sans les faire éclater, Et  
 n'avertissez point la cour de vous quitter.

AGRIPPINE

Et qui s'honorerait de l'appui d'Agrippine, Lorsque  
Néron lui-même annonce ma ruine Lorsque de sa  
présence il semble me bannir Quand Burrhus à sa porte  
ose me retenir

BURRHUS

Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire, Et  
que ma liberté commence à vous déplaire. La douleur  
est injuste, et toutes les raisons Qui ne la flattent point  
aigrissent ses soupçons. Voici Britannicus. Je lui cède  
ma place. Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrâce,  
Et peut-être, Madame, en accuser les soins De ceux que  
l'empereur a consultés le moins.

*Scène 3*

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE

AGRIPPINE

Ah, Prince où courez-vous Quelle ardeur inquiète  
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette Que venez-  
vous chercher

BRITANNICUS

Ce que je cherche Ah, dieux Tout ce que j'ai perdu,  
Madame, est en ces lieux. De mille affreux soldats  
Junie environnée s'est vue en ce palais indignement  
traînée. Hélas de quelle horreur ses timides esprits À  
ce nouveau spectacle auront été surpris Enfin on me  
l'enlève. Une loi trop sévère Va séparer deux cœurs  
qu'assemblait leur misère. Sans doute on ne veut pas  
que mêlant nos douleurs Nous nous aidions l'un l'autre  
à porter nos malheurs.

AGRIPPINE

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures Mes  
plaintes ont déjà précédé vos murmures. Mais je ne  
prétends pas qu'un impuissant courroux Dégage ma  
parole et m'acquitte envers vous. Je ne m'explique point.

Si vous voulez m'entendre, Suivez-moi chez Pallas, où je  
vais vous attendre.

*Scène 4*

BRITANNICUS, NARCISSE

BRITANNICUS

La croirai-je, Narcisse et dois-je sur sa foi  
La prendre pour arbitre entre son fils et moi  
Qu'en dis-tu N'est-ce pas cette même Agrippine  
Que mon père épousa jadis pour sa ruine,  
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers  
jours, Trop lents pour ses desseins, précipité le cours

NARCISSE

N'importe. Elle se sent comme vous outragée  
À vous donner Junie elle s'est engagée  
Unissez vos chagrins, liez vos intérêts.

Ce palais retentit en vain de vos regrets  
Tandis qu'on vous verra d'une voix suppliante  
Semer ici la plainte et non pas l'épouvante,  
Que vos ressentiments se perdront en discours,  
Il n'en faut pas douter, vous vous plaindrez toujours.

BRITANNICUS

Ah Narcisse, tu sais si de la servitude  
Je prétends faire encore une longue habitude  
Tu sais si pour jamais, de ma chute étonné,  
Je renonce à l'empire où j'étais destiné.  
Mais je suis seul encor les amis de mon père

Sont autant d'inconnus que glace ma misère, Et ma jeunesse même écarte loin de moi Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur foi. Pour moi, depuis un an qu'un peu d'expérience M'a donné de mon sort la triste connaissance, Que vois-je autour de moi, que des amis vendus Qui sont de tous mes pas les témoins assidus, Qui choisis par Néron pour ce commerce infâme, Trafiquent avec lui des secrets de mon âme Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours Il prévoit mes desseins, il entend mes discours Comme toi, dans mon cœur, il sait ce qui se passe. Que t'en semble, Narcisse

NARCISSE

Ah quelle âme assez basse... C'est à vous de choisir des confidentes discrets, Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets.

BRITANNICUS

Narcisse, tu dis vrai. Mais cette défiance Est toujours d'un grand cœur la dernière science On le trompe longtemps. Mais enfin je te croi, Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi. Mon père, il m'en souvient, m'assura de ton zèle. Seul de ses affranchis tu m'es toujours fidèle Tes yeux, sur ma conduite incessamment ouverts, M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts.



Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage  
Aura de nos amis excité le courage.  
Examine leurs yeux, observe leurs discours,  
Vois si j'en puis attendre un fidèle secours.  
Surtout dans ce palais remarque avec adresse  
Avec quel soin Néron fait garder la princesse  
Sache si du péril ses beaux yeux sont remplis,  
Et si son entretien m'est encore permis.  
Cependant de Néron je vais trouver la mère  
Chez Pallas, comme toi l'affranchi de mon père.  
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre et s'il se peut  
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

ACTE PREMIER, SCÈNE 4

## ACTE II

*Scène I*

NÉRON, BURRHUS, NARCISSE, GARDES.

NÉRON

N'en doutez point, Burrhus malgré ses injustices, C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices. Mais je ne prétends plus ignorer ni souffrir Le ministre insolent qui les ose nourrir. Pallas de ses conseils empoisonne ma mère Il séduit, chaque jour, Britannicus mon frère, Ils l'écoutent tout seul, et qui suivrait leurs pas, Les trouverait peut-être assemblés chez Pallas. C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte. Pour la dernière fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte Je le veux, je l'ordonne et que la fin du jour Ne le retrouve pas dans Rome ou dans ma cour. Allez cet ordre importe au salut de l'empire. Vous, Narcisse, approchez. Et vous, qu'on se retire.

*Scène 2*

NÉRON, NARCISSE

NARCISSE

Grâces aux dieux, Seigneur, Junie entre vos mains Vous assure aujourd'hui le reste des Romains.

Vos ennemis, déçus de leur vaine espérance, Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance. Mais que vois-je Vous-même, inquiet, étonné, Plus que Britannicus paraissez consterné. Que présage à mes yeux cette tristesse obscure Et ces sombres regards errant à l'aventure Tout vous rit la fortune obéit à vos vœux.

NÉRON

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.

NARCISSE

Vous

NÉRON

Depuis un moment, mais pour toute ma vie, J'aime, que dis-je, aimer j'idolâtre Junie

NARCISSE

Vous l'aimez

## NÉRON

Excité d'un désir curieux, Cette nuit je l'ai vue arriver  
 en ces lieux, Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de  
 larmes, Qui brillaient au travers des flambeaux et des  
 armes, Belle, sans ornements, dans le simple appareil  
 D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil. Que  
 veux-tu Je ne sais si cette négligence, Les ombres, les  
 flambeaux, les cris et le silence, Et le farouche aspect de  
 ses fiers ravisseurs, Relevaient de ses yeux les timides  
 douceurs, Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,  
 J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue Immobile,  
 saisi d'un long étonnement, Je l'ai laissé passer dans  
 son appartement. J'ai passé dans le mien. C'est là que,  
 solitaire, De son image en vain j'ai voulu me distraire.  
 Trop présente à mes yeux je croyais lui parler, J'aimais  
 jusqu'à ses pleurs que je faisais couler. Quelquefois, mais  
 trop tard, je lui demandais grâce J'employais les soupirs,  
 et même la menace. Voilà comme, occupé de mon  
 nouvel amour, Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le  
 jour. Mais je m'en fais peut-être une trop belle image,  
 Elle m'est apparue avec trop d'avantage Narcisse,  
 qu'en dis-tu

## NARCISSE

Quoi, Seigneur croira-t-on Qu'elle ait pu si longtemps  
 se cacher à Néron

NÉRON

Tu le sais bien, Narcisse. Et soit que sa colère  
 M'imputât le malheur qui lui ravit son frère, Soit que  
 son cœur, jaloux d'une austère fierté, Enviât à nos yeux  
 sa naissante beauté, Fidèle à sa douleur, et dans l'ombre  
 enfermée, Elle se dérobait même à sa renommée.  
 Et c'est cette vertu, si nouvelle à la cour, Dont la  
 persévérance irrite mon amour.

Quoi, Narcisse tandis qu'il n'est point de Romaine  
 Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine,  
 Qui dès qu'à ses regards elle ose se fier, Sur le cœur  
 de César ne les vienne essayer, Seule dans son palais  
 la modeste Junie Regarde leurs honneurs comme une  
 ignominie, Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer  
 Si César est aimable ou bien s'il sait aimer Dis-moi  
 Britannicus l'aime-t-il

NARCISSE

Quoi s'il l'aime, Seigneur

NÉRON

Si jeune encor, se connaît-il lui-même D'un regard  
 enchanteur connaît-il le poison

NARCISSE

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison. N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes, Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes. À ses moindres désirs il sait s'accommoder, Et peut-être déjà sait-il persuader.

NÉRON

Que dis-tu Sur son cœur il aurait quelque empire

NARCISSE

Je ne sais. Mais, Seigneur, ce que je puis vous dire, Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux, Le cœur plein d'un courroux qu'il cachait à vos yeux, D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude, Las de votre grandeur et de sa servitude, Entre l'impatience et la crainte flottant, Il allait voir Junie, et revenait content.

NÉRON

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire, Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère. Néron impunément ne sera pas jaloux.

NARCISSE

Vous Et de quoi, Seigneur, vous inquiétez-vous Junie a pu le plaindre et partager ses peines Elle n'a vu couler de larmes que les siennes. Mais aujourd'hui, Seigneur, que ses yeux dessillés Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez, Verront autour de vous les rois sans diadème, Inconnus dans la foule, et son amant lui-même, Attachés sur vos yeux s'honorer d'un regard Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard Quand elle vous verra, de ce degré de gloire, Venir en soupirant avouer sa victoire Maître, n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé, Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé.

NÉRON

À combien de chagrins il faut que je m'apprête  
Que d'importunités

NARCISSE

Quoi donc qui vous arrête, Seigneur

NÉRON

Tout Octavie, Agrippine, Burrhus, Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus. Non que pour Octavie un reste de tendresse M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse Mes yeux, depuis longtemps fatigués de ses



soins, Rarement de ses pleurs daignent être témoins  
 Trop heureux, si bientôt la faveur d'un divorce Me  
 soulageait d'un joug qu'on m'imposa par force Le  
 ciel même en secret semble la condamner Ses vœux,  
 depuis quatre ans, ont beau l'importuner, Les dieux ne  
 montrent point que sa vertu les touche D'aucun gage,  
 Narcisse, ils n'honorent sa couche L'empire vainement  
 demande un héritier.

## NARCISSE

Que tardez-vous, Seigneur, à la répudier L'empire, votre  
 cœur, tout condamne Octavie. Auguste, votre aïeul,  
 soupirait pour Livie Par un double divorce ils s'unirent  
 tous deux, Et vous devez l'empire à ce divorce heureux.  
 Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille, Osa bien à  
 ses yeux répudier sa fille. Vous seul, jusques ici contraire  
 à vos désirs, N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.

## NÉRON

Et ne connais-tu pas l'implacable Agrippine Mon  
 amour inquiet déjà se l'imagine Qui m'amène Octavie,  
 et d'un œil enflammé Atteste les saints droits d'un  
 nœud qu'elle a formé Et portant à mon cœur des  
 atteintes plus rudes, Me fait un long récit de mes  
 ingrattitudes. De quel front soutenir ce fâcheux entretien

## NARCISSE

N'êtes-vous pas, Seigneur, votre maître et le sien Vous  
verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle Vivez,  
régnez pour vous c'est trop régner pour elle. Craignez-  
vous Mais, Seigneur, vous ne la craignez pas Vous venez  
de bannir le superbe Pallas, Pallas, dont vous savez  
qu'elle soutient l'audace.

## NÉRON

Eloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace, J'écoute vos  
conseils, j'ose les approuver Je m'excite contre elle, et  
tâche à la braver Mais (e t'expose ici mon âme toute nue  
Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue, Soit que je  
n'ose encor démentir le pouvoir De ces yeux où j'ai lu  
si longtemps mon devoir Soit qu'à tant de bienfaits ma  
mémoire fidèle Lui soumette en secret tout ce que je  
tiens d'elle, Mais enfin mes efforts ne me servent de rien  
Mon génie étonné tremble devant le sien. Et c'est pour  
m'affranchir de cette dépendance, Que je la fuis partout,  
que même je l'offense, Et que de temps en temps j'irrite  
ses ennuis, Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.  
Mais je t'arrête trop. Retire-toi, Narcisse Britannicus  
pourrait t'accuser d'artifice.

NARCISSE

Non, non Britannicus s'abandonne à ma foi Par son ordre, Seigneur, il croit que je vous voi, Que je m'informe ici de tout ce qui le touche, Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche. Impatient surtout de revoir ses amours, Il attend de mes soins ce fidèle secours.

NÉRON

J'y consens porte-lui cette douce nouvelle Il la verra.

NARCISSE

Seigneur, bannissez-le loin d'elle.

NÉRON

J'ai mes raisons, Narcisse et tu peux concevoir Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir. Cependant vante-lui ton heureux stratagème, Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même, Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre la voici. Va retrouver ton maître, et l'amener ici.

*Scène 3*

NÉRON, JUNIE

NÉRON

Vous vous troublez, Madame, et changez de visage.  
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage

JUNIE

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur J'allais  
voir Octavie, et non pas l'empereur.

NÉRON

Je le sais bien, Madame, et n'ai pu sans envie Apprendre  
vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE

Vous, Seigneur

NÉRON

Pensez-vous, Madame, qu'en ces lieux, Seule pour vous  
connaître Octavie ait des yeux

## JUNIE

Et quel autre, Seigneur, voulez-vous que j'implore À  
 qui demanderai-je un crime que j'ignore Vous qui le  
 punissez, vous ne l'ignorez pas De grâce, apprenez-moi,  
 Seigneur, mes attentats.

## NÉRON

Quoi, Madame est-ce donc une légère offense De  
 m'avoir si longtemps caché votre présence  
 Ces trésors dont le ciel voulut vous embellir, Les avez-  
 vous reçus pour les ensevelir L'heureux Britannicus  
 verra-t-il sans alarmes Croître, loin de nos yeux, son  
 amour et vos charmes Pourquoi, de cette gloire exclu  
 jusqu'à ce jour, M'avez-vous, sans pitié, relégué dans  
 ma cour On dit plus vous souffrez sans en être offensée  
 Qu'il vous ose, Madame, expliquer sa pensée. Car je ne  
 croirai point que sans me consulter La sévère Junie ait  
 voulu le flatter, Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être  
 aimée, Sans que j'en sois instruit que par la renommée.

## JUNIE

Je ne vous nierai point, Seigneur, que ses soupirs M'ont  
 daigné quelquefois expliquer ses désirs. Il n'a point  
 détourné ses regards d'une fille, Seul reste du débris  
 d'une illustre famille. Peut-être il se souvient qu'en un  
 temps plus heureux Son père me nomma pour l'objet

de ses vœux. Il m'aime il obéit à l'empereur son père,  
Et j'ose dire encore, à vous, à votre mère Vos désirs sont  
toujours si conformes aux siens...

NÉRON

Ma mère a ses desseins, Madame, et j'ai les miens. Ne  
parlons plus ici de Claude et d'Agrippine Ce n'est point  
par leur choix que je me détermine. C'est à moi seul,  
Madame, à répondre de vous, Et je veux de ma main  
vous choisir un époux.

JUNIE

Ah Seigneur, songez-vous que toute autre alliance Fera  
honte aux Césars, auteurs de ma naissance

NÉRON

Non, Madame, l'époux dont je vous entretiens Peut sans  
honte assembler vos aïeux et les siens, Vous pouvez, sans  
rougir, consentir à sa flamme.

JUNIE

Et quel est donc, Seigneur, cet époux

NÉRON

Moi, madame.

## JUNIE

Vous

## NÉRON

Je vous nommerais, Madame, un autre nom, Si j'en savais quelque autre au-dessus de Néron. Oui, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire, J'ai parcouru des yeux la cour, Rome et l'empire. Plus j'ai cherché, Madame, et plus je cherche encor En quelles mains je dois confier ce trésor, Plus je vois que César, digne seul de vous plaire, En doit être lui seul l'heureux dépositaire, Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains À qui Rome a commis l'empire des humains. Vous-même, consultez vos premières années Claudius à son fils les avait destinées, Mais c'était en un temps où de l'empire entier Il croyait quelque jour le nommer l'héritier. Les dieux ont prononcé. Loin de leur contredire, C'est à vous de passer du côté de l'empire. En vain de ce présent ils m'auraient honoré, Si votre cœur devait en être séparé, Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes, Si tandis que je donne aux veilles, aux alarmes, Des jours toujours à plaindre et toujours enviés, Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds. Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage Rome, aussi bien que moi, vous donne son suffrage, Répudie Octavie, et me fait dénouer Un hymen que le ciel ne veut point avouer.

Songez-y donc, Madame, et pesez en vous-même Ce choix digne des soins d'un prince qui vous aime, Digne de vos beaux yeux trop longtemps captivés, Digne de l'univers à qui vous vous devez.

## JUNIE

Seigneur, avec raison je demeure étonnée. Je me vois, dans le cours d'une même journée, Comme une criminelle amenée en ces lieux Et lorsque avec frayeur je parais à vos yeux, Que sur mon innocence à peine je me fie, Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie. J'ose dire pourtant que je n'ai mérité Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Et pouvez-vous, Seigneur, souhaiter qu'une fille Qui vit presque en naissant éteindre sa famille, Qui dans l'obscurité nourrissant sa douleur, S'est fait une vertu conforme à son malheur, Passe subitement de cette nuit profonde Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde, Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté, Et dont une autre enfin remplit la majesté

## NÉRON

Je vous ai déjà dit que je la répudie. Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie. N'accusez point ici mon choix d'aveuglement Je vous réponds de vous consentez seulement. Du sang dont vous sortez rappelez la



mémoire, Et ne préférez point à la solide gloire Des honneurs dont César prétend vous revêtir, La gloire d'un refus sujet au repentir.

## JUNIE

Le ciel connaît, Seigneur, le fond de ma pensée. Je ne me flatte point d'une gloire insensée Je sais de vos présents mesurer la grandeur Mais plus ce rang sur moi répandrait de splendeur, Plus il me ferait honte, et mettrait en lumière Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière.

## NÉRON

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin, Madame et l'amitié ne peut aller plus loin. Mais ne nous flattons point, et laissons le mystère La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère, Et pour Britannicus...

## JUNIE

Il a su me toucher, Seigneur, et je n'ai point prétendu m'en cacher. Cette sincérité sans doute est peu discrète Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète. Absente de la cour, je n'ai pas dû penser, Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.

J'aime Britannicus. Je lui fus destinée  
 Quand l'empire devait suivre son hyménée  
 Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté, Ses  
 honneurs abolis, son palais déserté, La fuite d'une  
 cour que sa chute a bannie, Sont autant de liens qui  
 retiennent Junie.

Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs  
 Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs  
 L'empire en est pour vous l'inépuisable source  
 Ou, si quelque chagrin en interrompt la course, Tout  
 l'univers soigneux de les entretenir  
 S'empresse à l'effacer de votre souvenir.  
 Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse, Il ne  
 voit, dans son sort, que moi qui s'intéresse, Et n'a pour  
 tout plaisir, Seigneur, que quelques pleurs  
 Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NÉRON

Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie, Que tout  
 autre que lui me paierait de sa vie.  
 Mais je garde à ce prince un traitement plus doux  
 Madame, il va bientôt paraître devant vous.

JUNIE

Ah, Seigneur vos vertus m'ont toujours rassurée.

## NÉRON

Je pouvais de ces lieux lui défendre l'entrée Mais,  
 Madame, je veux prévenir le danger Où son  
 ressentiment le pourrait engager. Je ne veux point le  
 perdre il vaut mieux que lui-même Entende son arrêt  
 de la bouche qu'il aime. Si ses jours vous sont chers,  
 éloignez-le de vous, Sans qu'il ait aucun lieu de me  
 croire jaloux. De son bannissement prenez sur vous  
 l'offense, Et soit par vos discours, soit par votre silence,  
 Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir Qu'il  
 doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

## JUNIE

Moi que je lui prononce un arrêt si sévère Ma bouche  
 mille fois lui jura le contraire. Quand même jusque-là je  
 pourrais me trahir, Mes yeux lui défendront, Seigneur,  
 de m'obéir.

## NÉRON

Caché près de ces lieux, je vous verrai, Madame.  
 Renfermez votre amour dans le fond de votre âme. Vous  
 n'aurez point pour moi de langages secrets J'entendrai  
 des regards que vous croirez muets, Et sa perte sera  
 l'infaillible salaire D'un geste ou d'un soupir échappé  
 pour lui plaire.

JUNIE

Hélas si j'ose encor former quelques souhaits, Seigneur,  
permettez-moi de ne le voir jamais

*Scène 4*

NÉRON, JUNIE, NARCISSE

NARCISSE

Britannicus, Seigneur, demande la princesse Il approche.

NÉRON

Qu'il vienne.

JUNIE

Ah Seigneur

NÉRON

Je vous laisse. Sa fortune dépend de vous plus que de moi Madame, en le voyant, songez que je vous voi.

*Scène 5*

JUNIE, NARCISSE

JUNIE

Ah cher Narcisse, cours au-devant de ton maître Dis-  
lui... Je suis perdue, et je le vois paraître

*Scène 6*

JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE

BRITANNICUS

Madame, quel bonheur me rapproche de vous  
 Quoi je puis donc jouir d'un entretien si doux  
 Mais parmi ce plaisir, quel chagrin me dévore  
 Hélas puis-je espérer de vous revoir encore  
 Faut-il que je dérobe, avec mille détours,  
 Un bonheur que vos yeux m'accordaient tous les jours  
 Quelle nuit quel réveil Vos pleurs, votre présence  
 N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence  
 Que faisait votre amant Quel démon envieux  
 M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux  
 Hélas dans la frayeur dont vous étiez atteinte,  
 M'avez-vous en secret adressé quelque plainte  
 Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter  
 Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter  
 Vous ne me dites rien Quel accueil  
 Quelle glace Est-ce ainsi que vos yeux consolent  
 ma disgrâce Parlez nous sommes seuls. Notre ennemi  
 trompé Tandis que je vous parle est ailleurs occupé.  
 Ménageons les moments de cette heureuse absence.

JUNIE

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance. Ces murs mêmes, Seigneur, peuvent avoir des yeux, Et jamais l'empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS

Et depuis quand, Madame, êtes-vous si craintive Quoi déjà votre amour souffre qu'on le captive  
Qu'est devenu ce cœur qui me jurait toujours De faire à Néron même envier nos amours Mais bannissez, Madame, une inutile crainte. La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte Chacun semble des yeux approuver mon courroux, La mère de Néron se déclare pour nous, Rome, de sa conduite elle-même offensée...

JUNIE

Ah Seigneur, vous parlez contre votre pensée. Vous-même, vous m'avez avoué mille fois Que Rome le louait d'une commune voix Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage. Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS

Ce discours me surprend, il le faut avouer. Je ne vous cherchais pas pour l'entendre louer. Quoi pour vous confier la douleur qui m'accable, À peine je dérobe un



moment favorable, Et ce moment si cher, Madame, est  
 consumé À louer l'ennemi dont je suis opprimé Qui  
 vous rend à vous-même, en un jour, si contraire Quoi  
 même vos regards ont appris à se taire Que vois-je Vous  
 craignez de rencontrer mes yeux Néron vous plairait-il  
 Vous serais-je odieux Ah si je le croyais... Au nom des  
 dieux, Madame, Eclaircissez le trouble où vous jetez  
 mon âme. Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir

JUNIE

Retirez-vous, Seigneur l'empereur va venir.

BRITANNICUS

Après ce coup, Narcisse, à qui dois-je m'attendre

*Scène 7*

NÉRON, JUNIE, NARCISSE

NÉRON

Madame...

JUNIE

Non, Seigneur, je ne puis rien entendre. Vous êtes obéi.  
Laissez couler du moins Des larmes dont ses yeux ne  
seront pas témoins.

*Scène 8*

NÉRON, NARCISSE

NÉRON

Eh bien de leur amour tu vois la violence, Narcisse elle a paru jusque dans son silence Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer Mais je mettrai ma joie à le désespérer. Je me fais de sa peine une image charmante, Et je l'ai vu douter du cœur de son amante. Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter. Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore, Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE, seul

La fortune t'appelle une seconde fois, Narcisse voudrais-tu résister à sa voix Suivons jusques au bout ses ordres favorables Et pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

ACTE II, SCÈNE 8

ACTE III

*Scène I*

NÉRON, BURRHUS

BURRHUS

Pallas obéira, Seigneur.

NÉRON

Et de quel œil Ma mère a-t-elle vu confondre  
son orgueil

BURRHUS

Ne doutez point, Seigneur, que ce coup ne la frappe,  
Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe. Ses  
transports dès longtemps commencent d'éclater. À  
d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter

NÉRON

Quoi de quelque dessein la croyez-vous capable

BURRHUS

Agrippine, Seigneur, est toujours redoutable. Rome et tous vos soldats révèrent ses aïeux Germanicus son père est présent à leurs yeux. Elle sait son pouvoir vous savez son courage Et ce qui me la fait redouter davantage, C'est que vous appuyez vous-même son courroux Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NÉRON

Moi, Burrhus.

BURRHUS

Cet amour, Seigneur, qui vous possède...

NÉRON

Je vous entends, Burrhus. Le mal est sans remède. Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS

Vous vous le figurez, Seigneur et satisfait de quelque résistance, Vous redoutez un mal faible dans sa naissance. Mais si, dans son devoir, votre cœur affermi Voulait ne point s'entendre avec son ennemi, Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire, Si vous daigniez, Seigneur, rappeler la mémoire Des vertus d'Octavie

indignes de ce prix, Et de son chaste amour vainqueur  
 de vos mépris, Surtout si, de Junie évitant la présence,  
 Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence  
 Croyez-moi, quelque amour qui semble vous charmer,  
 On n'aime point, Seigneur, si l'on ne veut aimer.

## NÉRON

Je vous croirai, Burrhus, lorsque dans les alarmes Il  
 faudra soutenir la gloire de nos armes, Ou lorsque, plus  
 tranquille, assis dans le sénat, Il faudra décider du destin  
 de l'état Je m'en reposerai sur votre expérience. Mais,  
 croyez-moi, l'amour est une autre science, Burrhus, et  
 je ferais quelque difficulté D'abaisser jusque-là votre  
 sévérité. Adieu. Je souffre trop, éloigné de Junie.

*Scène 2*

BURRHUS, SEUL.

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie Cette  
férocité que tu croyais fléchir, De tes faibles liens est  
prête à s'affranchir. En quels excès peut-être elle va se  
répandre O dieux en ce malheur quel conseil dois-je  
prendre Sénèque, dont les soins me devraient soulager,  
Occupé loin de Rome, ignore ce danger. Mais quoi si  
d'Agrippine excitant la tendresse Je pouvais... La voici  
mon bonheur me l'adresse.



*Scène 3*

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE

AGRIPPINE

Eh bien je me trompais, Burrhus, dans mes soupçons Et vous vous signalez par d'illustres leçons On exile Pallas, dont le crime peut-être Est d'avoir à l'empire élevé votre maître.

Vous le savez trop bien jamais, sans ses avis, Claude qu'il gouvernait n'eût adopté mon fils. Que dis-je À son épouse on donne une rivale On affranchit Néron de la foi conjugale Digne emploi d'un ministre ennemi des flatteurs, Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs, De les flatter lui-même, et nourrir dans son âme Le mépris de sa mère et l'oubli de sa femme.

BURRHUS

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser. L'empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser. N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire Son orgueil dès longtemps exigeait ce salaire, Et l'empereur ne fait qu'accomplir à regret Ce que toute la cour demandait en secret. Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource Des larmes d'Octavie on peut tarir la source. Mais calmez vos transports. Par un chemin plus doux, Vous lui

pourrez plus tôt ramener son époux Les menaces, les cris le rendront plus farouche.

## AGRIPPINE

Ah l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche. Je vois que mon silence irrite vos dédain, Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains. Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine Le ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine. Le fils de Claudius commence à ressentir Des crimes dont je n'ai que le seul repentir. J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée, Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée, Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur. On verra d'un côté le fils d'un empereur Redemandant la foi jurée à sa famille, Et de Germanicus on entendra la fille De l'autre, l'on verra le fils d'Ænobarbus, Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus, Qui tous deux, de l'exil rappelés par moi-même, Partagent à mes yeux l'autorité suprême. De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit On saura les chemins par où je l'ai conduit. Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses, J'avouerai les rumeurs les plus injurieuses Je confesserai tout, exils, assassinats, Poison même...

## BURRHUS

Madame, ils ne vous croiront pas. Ils sauront récuser  
 l'injuste stratagème D'un témoin irrité qui s'accuse lui-  
 même. Pour moi, qui le premier secondai vos desseins,  
 Qui fis même jurer l'armée entre ses mains, Je ne me  
 repens point de ce zèle sincère. Madame, c'est un fils  
 qui succède à son père. En adoptant Néron, Claudius  
 par son choix De son fils et du vôtre a confondu les  
 droits. Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste,  
 Elle choisit Tibère adopté par Auguste Et le jeune  
 Agrippa, de son sang descendu, Se vit exclu du rang  
 vainement prétendu.

Sur tant de fondements sa puissance établie Par vous-  
 même aujourd'hui ne peut être affaiblie Et s'il m'écoute  
 encor, Madame, sa bonté Vous en fera bientôt perdre la  
 volonté. J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

*Scène 4*

AGRIPPINE, ALBINE

ALBINE

Dans quel emportement la douleur vous engage,  
Madame L'empereur puisse-t-il l'ignorer.

AGRIPPINE

Ah lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer.

ALBINE

Madame, au nom des dieux, cachez votre colère. Quoi  
pour les intérêts de la sœur ou du frère, Faut-il sacrifier  
le repos de vos jours Contraindrez-vous César jusque  
dans ses amours.

AGRIPPINE

Quoi tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale, Albine  
C'est à moi qu'on donne une rivale. Bientôt, si je ne  
romps ce funeste lien, Ma place est occupée et je ne  
suis plus rien. Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,  
Inutile à la cour, en était ignorée. Les grâces, les  
honneurs, par moi seule versés, M'attiraient des mortels  
les vœux intéressés. Une autre de César a surpris la  
tendresse Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse,

Le fruit de tant de soins, la pompe des Césars, Tout  
deviendra le prix d'un seul de ses regards. Que dis-je  
l'on m'évite, et déjà délaissée... Ah je ne puis, Albine, en  
souffrir la pensée. Quand je devrais du ciel hâter l'arrêt  
fatal, Néron, l'ingrat Néron... Mais voici son rival.

*Scène 5*

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE

BRITANNICUS

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,  
Madame, nos malheurs trouvent des cœurs sensibles.  
Vos amis et les miens, jusqu'alors si secrets, Tandis que  
nous perdions le temps en vains regrets, Animés du  
courroux qu'allume l'injustice, Viennent de confier leur  
douleur à Narcisse. Néron n'est pas encor tranquille  
possesseur De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma  
sœur. Si vous êtes toujours sensible à son injure, On  
peut dans son devoir ramener le parjure. La moitié du  
sénat s'intéresse pour nous Sylla, Pison, Plautus...

AGRIPPINE

Prince, que dites-vous Sylla, Pison, Plautus les chefs de  
la noblesse.

BRITANNICUS

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse Et que  
votre courroux, tremblant, irrésolu, Craint déjà d'obtenir  
tout ce qu'il a voulu. Non, vous avez trop bien établi ma  
disgrâce D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace.

Il ne m'en reste plus, et vos soins trop prudents Les ont  
tous écartés ou séduits dès longtemps.

## AGRIPPINE

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance  
Notre salut dépend de notre intelligence. J'ai promis, il  
suffit. Malgré vos ennemis, Je ne révoque rien de ce que  
j'ai promis. Le coupable Néron fuit en vain ma colère  
Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mère. J'essaierai  
tour à tour la force et la douceur, Ou moi-même, avec  
moi conduisant votre sœur, J'irai semer partout ma  
crainte et ses alarmes, Et ranger tous les cœurs du parti  
de ses larmes. Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts.  
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

*Scène 6*

BRITANNICUS, NARCISSE

BRITANNICUS

Ne m'as-tu point flatté d'une fausse espérance Puis-je  
sur ton récit fonder quelque assurance, Narcisse

NARCISSE

Oui. Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux  
Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.  
Sortons. Qu'attendez-vous

BRITANNICUS

Ce que j'attends, Narcisse Hélas

NARCISSE

Expliquez-vous.

BRITANNICUS

Si par ton artifice, Je pouvais revoir...

NARCISSE

Qui?



BRITANNICUS

J'en rougis. Mais enfin D'un cœur moins agité  
j'attendrais mon destin.

NARCISSE

Après tous mes discours, vous la croyez fidèle

BRITANNICUS

Non, je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle, Digne de  
mon courroux mais je sens, malgré moi, Que je ne le  
crois pas autant que je le doi. Dans ses égarements mon  
cœur opiniâtre  
Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre. Je voudrais  
vaincre enfin mon incrédulité, Je la voudrais haïr avec  
tranquillité. Et qui croira qu'un cœur si grand en  
apparence, D'une infidèle cour ennemi dès l'enfance,  
Renonce à tant de gloire, et dès le premier jour Trame  
une perfidie inouïe à la cour

NARCISSE

Et qui sait si l'ingrate, en sa longue retraite, N'a point  
de l'empereur médité la défaite Trop sûre que ses yeux  
ne pouvaient se cacher, Peut-être elle fuyait pour se faire  
chercher, Pour exciter Néron par la gloire pénible De  
vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS

Je ne la puis donc voir

NARCISSE

Seigneur, en ce moment Elle reçoit les vœux de son  
nouvel amant.

BRITANNICUS

Eh bien Narcisse, allons. Mais que vois-je C'est elle.

NARCISSE

Ah dieux À l'empereur portons cette nouvelle.

*Scène 7*

BRITANNICUS, JUNIE

JUNIE

Retirez-vous, Seigneur, et fuyez un courroux Que ma  
persévérance allume contre vous. Néron est irrité. Je me  
suis échappée Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée.  
Adieu réservez-vous, sans blesser mon amour, Au plaisir  
de me voir justifier un jour Votre image sans cesse est  
présente à mon âme Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS

Je vous entends, Madame Vous voulez que ma fuite  
assure vos désirs, Que je laisse un champ libre à vos  
nouveaux soupirs. Sans doute, en me voyant, une pudeur  
secrète Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiète. Eh  
bien il faut partir.

JUNIE

Seigneur, sans m'imputer...

BRITANNICUS

Ah vous deviez du moins plus longtemps disputer. Je  
ne murmure point qu'une amitié commune Se range  
du parti que flatte la fortune Que l'éclat d'un empire

ait pu vous éblouir Qu'aux dépens de ma sœur vous en  
vouliez jouir Mais que de ces grandeurs comme une  
autre occupée

Vous m'en avez paru si longtemps détrompée, Non,  
je l'avoue encor, mon cœur désespéré Contre ce seul  
malheur n'était point préparé. J'ai vu sur ma ruine élever  
l'injustice De mes persécuteurs j'ai vu le ciel complice  
Tant d'horreurs n'avaient point épuisé son courroux,  
Madame il me restait d'être oublié de vous.

JUNIE

Dans un temps plus heureux ma juste impatience Vous  
ferait repentir de votre défiance. Mais Néron vous  
menace en ce pressant danger, Seigneur, j'ai d'autres  
soins que de vous affliger. Allez, rassurez-vous et cessez  
de vous plaindre Néron nous écoutait, et m'ordonnait  
de feindre.

BRITANNICUS

Quoi le cruel...

JUNIE

Témoin de tout notre entretien, D'un visage sévère  
examinait le mien, Prêt à faire sur vous éclater la  
vengeance D'un geste confident de notre intelligence.

## BRITANNICUS

Néron nous écoutait, Madame mais, hélas Vos yeux  
 auraient pu feindre et ne m'abuser pas Ils pouvaient me  
 nommer l'auteur de cet outrage. L'amour est-il muet, ou  
 n'a-t-il qu'un langage  
 De quel trouble un regard pouvait me préserver  
 Il fallait...

## JUNIE

Il fallait me taire et vous sauver. Combien de fois,  
 hélas puisqu'il faut vous le dire, Mon cœur de son  
 désordre allait-il vous instruire De combien de soupirs  
 interrompant le cours Ai-je évité vos yeux que je  
 cherchais toujours Quel tourment de se taire en voyant  
 ce qu'on aime, De l'entendre gémir, de l'affliger soi-  
 même, Lorsque par un regard on peut le consoler Mais  
 quels pleurs ce regard aurait-il fait couler Ah dans ce  
 souvenir, inquiète, troublée, Je ne me sentais pas assez  
 dissimulée. De mon front effrayé je craignais la pâleur,  
 Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur. Sans  
 cesse il me semblait que Néron en colère Me venait  
 reprocher trop de soin de vous plaire, Je craignais mon  
 amour vainement renfermé, Enfin, j'aurais voulu n'avoir  
 jamais aimé. Hélas pour son bonheur, Seigneur, et pour  
 le nôtre, Il n'est que trop instruit de mon cœur et du  
 vôtre Allez, encore un coup, cachez-vous à ses yeux

Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux. De mille autres secrets j'aurais compte à vous rendre.

BRITANNICUS

Ah n'en voilà que trop. C'est trop me faire entendre,  
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.  
Et savez-vous pour moi tout ce que vous quittez Quand  
pourrai-je à vos pieds expier ce reproche

JUNIE

Que faites-vous Hélas votre rival s'approche.

*Scène 8*

NÉRON, BRITANNICUS, JUNIE

NÉRON

Prince, continuez des transports si charmants. Je  
 conçois vos bontés par ses remerciements, Madame. À  
 vos genoux je viens de le surprendre, Mais il aurait aussi  
 quelque grâce à me rendre Ce lieu le favorise, et je vous  
 y retiens Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie Partout  
 où sa bonté consent que je la voie Et l'aspect de ces  
 lieux où vous la retenez N'a rien dont mes regards  
 doivent être étonnés.

NÉRON

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse Qu'il  
 faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse

BRITANNICUS

Ils ne nous ont pas vus l'un et l'autre élever, Moi pour  
 vous obéir et vous pour me braver, Et ne s'attendaient  
 pas, lorsqu'ils nous virent naître, Qu'un jour Domitius  
 me dût parler en maître.

NÉRON

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés J'obéissais alors, et vous obéissez. Si vous n'avez appris à vous laisser conduire, Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS

Et qui m'en instruira

NÉRON

Tout l'empire à la fois, Rome.

BRITANNICUS

Rome met-elle au nombre de vos droits Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force, Les emprisonnements, le rapt et le divorce

NÉRON

Rome ne porte point ses regards curieux Jusque dans des secrets que je cache à ses yeux. Imitiez son respect.

BRITANNICUS

On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON

Elle se tait du moins imitez son silence.



BRITANNICUS

BRITANNICUS

Ainsi Néron commence à ne plus se forcer.

NÉRON

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS

Chacun devait bénir le bonheur de son règne.

NÉRON

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS

Je connais mal Junie ou de tels sentiments Ne mériteront pas ses applaudissements.

NÉRON

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire, Je sais l'art de punir un rival téméraire.

BRITANNICUS

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler, Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NÉRON

Souhaitez-la, c'est tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

NÉRON

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS

Je ne sais pas du moins épier ses discours. Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche, Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NÉRON

Je vous entends. Eh bien, gardes

JUNIE

Que faites-vous C'est votre frère. Hélas C'est un amant jaloux Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie. Ah son bonheur peut-il exciter votre envie Souffrez que de vos cœurs rapprochant les liens, Je me cache à vos yeux et me dérobe aux siens Ma fuite arrêtera vos discordes fatales, Seigneur, j'irai remplir le nombre des vestales. Ne lui disputez plus mes vœux infortunés, Souffrez que les dieux seuls en soient importunés.

BRITANNICUS

NÉRON

L'entreprise, Madame, est étrange et soudaine. Dans son appartement, gardes, qu'on la ramène. Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

BRITANNICUS

C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur.

JUNIE

Prince, sans l'irriter, cédon's à cet orage.

NÉRON

Gardes, obéissez sans tarder davantage.

*Scène 9*

NÉRON, BURRHUS

BURRHUS

Que vois-je O ciel

NÉRON, SANS VOIR BURRHUS.

Ainsi leurs feux sont redoublés. Je reconnais la main qui les a rassemblés. Agrippine ne s'est présentée à ma vue, Ne s'est dans ses discours si longtemps étendue, Que pour faire jouer ce ressort odieux. Qu'on sache si ma mère est encore en ces lieux. Burrhus, dans ce palais je veux qu'on la retienne, Et qu'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.

BURRHUS

Quoi, Seigneur sans l'ouïr Une mère

NÉRON

Arrêtez. J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez, Mais depuis quelques jours tout ce que je désire Trouve en vous un censeur prêt à me contredire. Répondez-m'en, vous dis-je ou sur votre refus D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus.

## ACTE IV

*Scène I*

AGRIPPINE, BURRHUS

BURRHUS

Oui, Madame, à loisir vous pourrez vous défendre César lui-même ici consent de vous entendre. Si son ordre au palais vous a fait retenir, C'est peut-être à dessein de vous entretenir. Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée, Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras Défendez-vous, Madame, et ne l'accusez pas. Vous voyez, c'est lui seul que la cour envisage. Quoiqu'il soit votre fils, et même votre ouvrage, Il est votre empereur. Vous êtes, comme nous, Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous. Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse, La cour autour de vous ou s'écarte ou s'empresse. C'est son appui qu'on cherche en cherchant votre appui. Mais voici l'empereur.

AGRIPPINE

Qu'on me laisse avec lui.

*Scène 2*

NÉRON, AGRIPPINE

AGRIPPINE, S'ASSEYANT.

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place. On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse. J'ignore de quel crime on a pu me noircir De tous ceux que j'ai fait je vais vous éclaircir. Vous régnez vous savez combien votre naissance Entre l'empire et vous avait mis de distance. Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés, Etaient même sans moi d'inutiles degrés. Quand de Britannicus la mère condamnée Laissa de Claudius disputer l'hyménée, Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix, Qui de ses affranchis mendiaient les voix, Je souhaitai son lit, dans la seule pensée De vous laisser au trône où je serais placée. Je fléchis mon orgueil, j'allai prier Pallas. Son maître, chaque jour caressé dans mes bras, Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce L'amour où je voulais amener sa tendresse. Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux Ecartait Claudius d'un lit incestueux Il n'osait épouser la fille de son frère. Le sénat fut séduit une loi moins sévère Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux. C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous. Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille

Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné Et marqua  
 de son sang ce jour infortuné. Ce n'était rien encore.  
 Eussiez-vous pu prétendre Qu'un jour Claude à son fils  
 pût préférer son gendre De ce même Pallas j'implorai  
 le secours Claude vous adopta, vaincu par ses discours,  
 Vous appela Néron, et du pouvoir suprême Voulut,  
 avant le temps, vous faire part lui-même. C'est alors que  
 chacun, rappelant le passé, Découvrit mon dessein déjà  
 trop avancé, Que de Britannicus la disgrâce future Des  
 amis de son père excita le murmure. Mes promesses  
 aux uns éblouirent les yeux L'exil me délivra des plus  
 séditieux Claude même, lassé de ma plainte éternelle,  
 Eloigna de son fils tous ceux de qui le zèle, Engagé  
 dès longtemps à suivre son destin, Pouvait du trône  
 encor lui rouvrir le chemin. Je fis plus je choisis moi-  
 même dans ma suite Ceux à qui je voulais qu'on livrât  
 sa conduite J'eus soin de vous nommer, par un contraire  
 choix, Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix  
 Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée J'appelai  
 de l'exil, je tirai de l'armée, Et ce même Sénèque, et  
 ce même Burrhus, Qui depuis... Rome alors estimait  
 leurs vertus. De Claude en même temps épuisant les  
 richesses, Ma main, sous votre nom, répandait ses  
 largesses. Les spectacles, les dons, invincibles appas,  
 Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,  
 Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,

Favorisaient en vous Germanicus mon père. Cependant  
 Claudius penchait vers son déclin. Ses yeux, longtemps  
 fermés, s'ouvrirent à la fin Il connut son erreur. Occupé  
 de sa crainte, Il laissa pour son fils échapper quelque  
 plainte, Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.  
 Ses gardes, son palais, son lit m'étaient soumis. Je lui  
 laissai sans fruit consumer sa tendresse De ses derniers  
 soupirs je me rendis maîtresse Mes soins, en apparence,  
 épargnant ses douleurs, De son fils, en mourant, lui  
 cachèrent les pleurs. Il mourut. Mille bruits en courent à  
 ma honte. J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte,  
 Et tandis que Burrhus allait secrètement De l'armée  
 en vos mains exiger le serment, Que vous marchiez  
 au camp, conduit sous mes auspices, Dans Rome les  
 autels fumaient de sacrifices Par mes ordres trompeurs  
 tout le peuple excité Du prince déjà mort demandait la  
 santé. Enfin des légions l'entière obéissance Ayant de  
 votre empire affermi la puissance, On vit Claude, et le  
 peuple, étonné de son sort, Apprit en même temps votre  
 règne et sa mort. C'est le sincère aveu que je voulais  
 vous faire. Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire.  
 Du fruit de tant de soins à peine jouissant En avez-  
 vous six mois paru reconnaissant, Que lassé d'un respect  
 qui vous gênait peut-être, Vous avez affecté de ne me  
 plus connaître.



J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons, De l'infidélité vous tracer des leçons, Ravis d'être vaincus dans leur propre science. J'ai vu favorisés de votre confiance Othon, Sénécion, jeunes voluptueux, Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux Et lorsque vos mépris excitant mes murmures, Je vous ai demandé raison de tant d'injures, Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu, Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu. Aujourd'hui je promets Junie à votre frère, Ils se flattent tous deux du choix de votre mère Que faites-vous Junie, enlevée à la cour, Devient en une nuit l'objet de votre amour Je vois de votre cœur Octavie effacée, Prête à sortir du lit où je l'avais placée Je vois Pallas banni, votre frère arrêté Vous attendez enfin jusqu'à ma liberté Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies. Et lorsque, convaincu de tant de perfidies, Vous deviez ne me voir que pour les expier, C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

## NÉRON

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire, Et sans vous fatiguer du soin de le redire, Votre bonté, Madame, avec tranquillité Pouvait se reposer sur ma fidélité. Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues, Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues

Que jadis j'ose ici vous le dire entre nous Vous  
 n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous. « ant  
 d'honneurs, disaient-ils, et tant de déférences, Sont-ce  
 de ses bienfaits de faibles récompenses Quel crime  
 a donc commis ce fils tant condamné Est-ce pour  
 obéir qu'elle l'a couronné N'est-il de son pouvoir que  
 le dépositaire Non que, si jusque-là j'avais pu vous  
 complaire, Je n'eusse pris plaisir, Madame, à vous  
 céder Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander  
 Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.  
 Vous entendiez les bruits qu'excitait ma faiblesse. Le  
 sénat chaque jour et le peuple, irrités De s'ouïr par  
 ma voix dicter vos volontés, Publiaient qu'en mourant  
 Claude avec sa puissance M'avait encor laissé sa simple  
 obéissance. Vous avez vu cent fois nos soldats en  
 courroux Porter en murmurant leurs aigles devant vous,  
 Honteux de rabaisser par cet indigne usage Les héros  
 dont encore elles portent l'image. Toute autre se serait  
 rendue à leurs discours, Mais si vous ne réglez, vous  
 vous plaignez toujours. Avec Britannicus contre moi  
 réunie, Vous le fortifiez du parti de Junie, Et la main de  
 Pallas trame tous ces complots. Et lorsque malgré moi  
 j'assure mon repos, On vous voit de colère et de haine  
 animée. Vous voulez présenter mon rival à l'armée Déjà  
 jusques au camp le bruit en a couru.

## AGRIPPINE

Moi, le faire empereur Ingrat l'avez-vous cru Quel  
 serait mon dessein qu'aurais-je pu prétendre Quels  
 honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je attendre  
 Ah si sous votre empire on ne m'épargne pas, Si  
 mes accusateurs observent tous mes pas, Si de leur  
 empereur ils poursuivent la mère, Que ferais-je au  
 milieu d'une cour étrangère Ils me reprocheraient, non  
 des cris impuissants, Des desseins étouffés aussitôt que  
 naissants, Mais des crimes pour vous commis à votre  
 vue, Et dont je ne serais que trop tôt convaincue. Vous  
 ne me trompez point, je vois tous vos détours Vous êtes  
 un ingrat, vous le fûtes toujours. Dès vos plus jeunes ans,  
 mes soins et mes tendresses N'ont arraché de vous que  
 de feintes caresses. Rien ne vous a pu vaincre, et votre  
 dureté Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté. Que  
 je suis malheureuse Et par quelle infortune Faut-il que  
 tous mes soins me rendent importune Je n'ai qu'un fils.  
 O ciel, qui m'entends aujourd'hui, T'ai-je fait quelques  
 vœux qui ne fussent pour lui Remords, crainte, périls,  
 rien ne m'a retenue J'ai vaincu ses mépris j'ai détourné  
 ma vue Des malheurs qui dès lors me furent annoncés  
 J'ai fait ce que j'ai pu vous régnez, c'est assez. Avec  
 ma liberté que vous m'avez ravie, Si vous le souhaitez  
 prenez encor ma vie, Pourvu que par ma mort tout le  
 peuple irrité Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON

Eh bien donc prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse

AGRIPPINE

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace Que de  
Britannicus on calme le courroux Que Junie à son choix  
puisse prendre un époux Qu'ils soient libres tous deux,  
et que Pallas demeure Que vous me permettiez de vous  
voir à toute heure Que ce même Burrhus, qui nous  
vient écouter, À votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON

Oui, Madame, je veux que ma reconnaissance  
Désormais dans les cœurs grave votre puissance, Et je  
bénis déjà cette heureuse froideur, Qui de notre amitié  
va rallumer l'ardeur. Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je  
l'oublie, Avec Britannicus je me réconcilie, Et quant à  
cet amour qui nous a séparés, Je vous fais notre arbitre,  
et vous nous jugerez. Allez donc, et portez cette joie à  
mon frère. Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

*Scène 3*

NÉRON, BURRHUS

BURRHUS

Que cette paix, Seigneur, et ces embrassements Vont offrir à mes yeux des spectacles charmants  
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire, Si de son amitié j'ai voulu vous distraire, Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON

Je ne vous flatte point, je me plaignais de vous, Burrhus je vous ai crus tous deux d'intelligence, Mais son inimitié vous rend ma confiance. Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS

Quoi, Seigneur

NÉRON

C'en est trop il faut que sa ruine Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine. Tant qu'il respirera je ne vis qu'à demi. Elle m'a fatigué de ce nom ennemi Et je ne

prétends pas que sa coupable audace Une seconde fois  
lui promette ma place.

BURRHUS

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus

NÉRON

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie

NÉRON

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein Ne fut  
jamais, Seigneur, conçu dans votre sein.

BURRHUS

De votre bouche, ô ciel puis-je l'apprendre Vous-même  
sans frémir avez-vous pu l'entendre Songez-vous dans  
quel sang vous allez vous baigner Néron dans tous les  
cœurs est-il las de régner Que dira-t-on de vous Quelle  
est votre pensée

## NÉRON

Quoi toujours enchaîné de ma gloire passée, J'aurai  
 devant les yeux je ne sais quel amour Que le hasard  
 nous donne et nous ôte en un jour Soumis à tous leurs  
 vœux, à mes désirs contraire, Suis-je leur empereur  
 seulement pour leur plaire

## BURRHUS

Et ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits Que le  
 bonheur public soit un de vos bienfaits C'est à vous à  
 choisir, vous êtes encor maître. Vertueux jusqu'ici, vous  
 pouvez toujours l'être Le chemin est tracé, rien ne vous  
 retient plus  
 Vous n'avez qu'à marcher de vertu en vertu. Mais si  
 de vos flatteurs vous suivez la maxime, Il vous faudra,  
 Seigneur, courir de crime en crime, Soutenir vos  
 rigueurs par d'autres cruautés, Et laver dans le sang  
 vos bras ensanglantés. Britannicus mourant excitera  
 le zèle De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.  
 Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs, Qui,  
 même après leur mort, auront des successeurs. Vous  
 allumez un feu qui ne pourra s'éteindre. Craint de  
 tout l'univers, il vous faudra tout craindre, Toujours  
 punir, toujours trembler dans vos projets, Et pour vos  
 ennemis compter tous vos sujets. Ah de vos premiers  
 ans l'heureuse expérience Vous fait-elle, Seigneur, haïr

votre innocence Songez-vous au bonheur qui les a  
 signalés Dans quel repos, ô ciel les avez-vous coulés  
 Quel plaisir de penser et de dire en vous-même « artout,  
 en ce moment, on me bénit, on m'aime On ne voit  
 point le peuple à mon nom s'alarmer Le ciel dans tous  
 leurs pleurs ne m'entend point nommer Leur sombre  
 inimitié ne fuit point mon visage Je vois voler partout  
 les cœurs à mon passage Tels étaient vos plaisirs. Quel  
 changement, ô dieux Le sang le plus abject vous était  
 précieux. Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable  
 Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable Vous  
 résistiez, Seigneur, à leur sévérité Votre cœur s'accusait  
 de trop de cruauté, Et plaignant les malheurs attachés  
 à l'empire « je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire.  
 Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur Ma  
 mort m'épargnera la vue et la douleur On ne me verra  
 point survivre à votre gloire Si vous allez commettre  
 une action si noire. (Il se jette à genoux)

Me voilà prêt, Seigneur avant que de partir, Faites  
 percer ce cœur qui n'y peut consentir Appelez les cruels  
 qui vous l'ont inspirée, Qu'ils viennent essayer leur main  
 mal assurée... Mais je vois que mes pleurs touchent  
 mon empereur, Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.  
 Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides  
 Qui vous osent donner ces conseils parricides Appelez  
 votre frère, oubliez dans ses bras...



NÉRON

Ah que demandez-vous

BURRHUS

Non, il ne vous hait pas, Seigneur on le trahit je sais son innocence Je vous répons pour lui de son obéissance. J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

*Scène 4*

NÉRON, NARCISSE

NARCISSE

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste. Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste À redoublé pour moi ses soins officieux Elle a fait expirer un esclave à mes yeux Et le fer est moins prompt pour trancher une vie Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON

Narcisse, c'est assez je reconnais ce soin, Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE

Quoi pour Britannicus votre haine affaiblie  
Me défend...

NÉRON

Oui, Narcisse on nous réconcilie.

NARCISSE

Je me garderai bien de vous en détourner, Seigneur.  
Mais il s'est vu tantôt emprisonner Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle. Il n'est point de secrets

que le temps ne révèle Il saura que ma main lui devait  
 présenter Un poison que votre ordre avait fait apprêter.  
 Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire  
 Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NÉRON

On répond de son cœur, et je vaincrai le mien.

NARCISSE

Et l'hymen de Junie en est-il le lien Seigneur, lui faites-  
 vous encor ce sacrifice

NÉRON

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,  
 Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE

Agrippine, Seigneur, se l'était bien promis Elle a repris  
 sur vous son souverain empire.

NÉRON

Quoi donc Qu'a-t-elle dit Et que voulez-vous dire

NARCISSE

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NÉRON

De quoi

NARCISSE

Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment, Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste, On verrait succéder un silence modeste Que vous-même à la paix souscriviez le premier, Heureux que sa bonté daignât tout oublier.

NÉRON

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse Je n'ai que trop de pente à punir son audace, Et si je m'en croyais, ce triomphe indiscret Serait bientôt suivi d'un éternel regret. Mais de tout l'univers quel sera le langage Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage, Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur, Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire Mais, Seigneur, les Romains

ne vous sont pas connus. Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus. Tant de précaution affaiblit votre règne Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne. Au joug, depuis longtemps, ils se sont façonnés Ils adorent la main qui les tient enchaînés. Vous les verrez toujours ardents à vous complaire. Leur prompt servitude a fatigué Tibère. Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté, Que je reçus de Claude avec la liberté, J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée, Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée. D'un empoisonnement vous craignez la noirceur Faites périr le frère, abandonnez la sœur Rome, sur ses autels, prodiguant les victimes, Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes Vous verrez mettre au rang des jours infortunés Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

## NÉRON

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre. J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre. Je ne veux point encore, en lui manquant de foi, Donner à sa vertu des armes contre moi. J'oppose à ses raisons un courage inutile Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

## NARCISSE

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit Son adroite vertu ménage son crédit. Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée Vous seriez libre alors, Seigneur et devant vous, Ces maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous. Quoi donc ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire « éron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit. Pour toute ambition, pour vertu singulière, Il excelle à conduire un char dans la carrière, À disputer des prix indignes de ses mains, À se donner lui-même en spectacle aux Romains, À venir prodiguer sa voix sur un théâtre, À réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre, Tandis que des soldats, de moments en moments, Vont arracher pour lui les applaudissements. Ah ne voulez-vous pas les forcer à se taire

## NÉRON

Viens, Narcisse allons voir ce que nous devons faire.

## ACTE V

*Scène I*

BRITANNICUS, JUNIE

BRITANNICUS

Oui, Madame, Néron (ui l'aurait pu penser Dans son appartement m'attend pour m'embrasser. Il y fait de sa cour inviter la jeunesse Il veut que d'un festin la pompe et l'allégresse Confirment à leurs yeux la foi de nos serments, Et réchauffent l'ardeur de nos embrassements. Il éteint cet amour, source de tant de haine, Il vous fait de mon sort arbitre souveraine. Pour moi, quoique banni du rang de mes aïeux, Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux, Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire Il semble me céder la gloire de vous plaire, Mon cœur, je l'avouerais, lui pardonne en secret, Et lui laisse le reste avec moins de regret. Quoi je ne serai plus séparé de vos charmes Quoi même en ce moment, je puis voir sans alarmes Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur, Qui m'ont sacrifié l'empire et l'empereur Ah Madame... Mais quoi Quelle nouvelle crainte Tient parmi mes transports votre joie en

contrainte D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos  
tristes yeux, Avec de longs regards se tournent vers les  
cieux Qu'est-ce que vous craignez

JUNIE

Je l'ignore moi-même Mais je crains.

BRITANNICUS

Vous m'aimez

JUNIE

Hélas si je vous aime

BRITANNICUS

Néron ne trouble plus notre félicité.

JUNIE

Mais me répondez-vous de sa sincérité

BRITANNICUS

Quoi vous le soupçonnez d'une haine couverte

JUNIE

Néron m'aimait tantôt, il jurait votre perte Il me fuit,  
il vous cherche un si grand changement Peut-il être,  
Seigneur, l'ouvrage d'un moment



## BRITANNICUS

Cet ouvrage, Madame, est un coup d'Agrippine Elle  
 a cru que ma perte entraînait sa ruine. Grâce aux  
 préventions de son esprit jaloux, Nos plus grands  
 ennemis ont combattu pour nous. Je m'en fie aux  
 transports qu'elle m'a fait paraître Je m'en fie à Burrhus  
 j'en crois même son maître  
 Je crois qu'à mon exemple impuissant à trahir, Il hait à  
 cœur ouvert, ou cesse de haïr.

## JUNIE

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre Sur des  
 pas différents vous marchez l'un et l'autre. Je ne connais  
 Néron et la cour que d'un jour, Mais, si j'ose le dire,  
 hélas dans cette cour Combien tout ce qu'on dit est loin  
 de ce qu'on pense Que la bouche et le cœur sont peu  
 d'intelligence Avec combien de joie on y trahit sa foi  
 Quel séjour étranger et pour vous et pour moi

## BRITANNICUS

Mais que son amitié soit véritable ou feinte, Si vous  
 craignez Néron, lui-même est-il sans crainte Non, non,  
 il n'ira point, par un lâche attentat, Soulever contre  
 lui le peuple et le sénat. Que dis-je Il reconnaît sa  
 dernière injustice. Ses remords ont paru, même aux

yeux de Narcisse. Ah s'il vous avait dit, ma Princesse, à quel point...

JUNIE

Mais Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point

BRITANNICUS

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie

JUNIE

Et que sais-je Il y va, Seigneur, de votre vie. Tout m'est suspect je crains que tout ne soit séduit.  
Je crains Néron, je crains le malheur qui me suit. D'un noir pressentiment malgré moi prévenue, Je vous laisse à regret éloigner de ma vue. Hélas si cette paix dont vous vous repaissez Couvrait contre vos jours quelques pièges dressés Si Néron, irrité de notre intelligence, Avait choisi la nuit pour cacher sa vengeance S'il préparait ses coups tandis que je vous vois Et si je vous parlais pour la dernière fois Ah Prince

BRITANNICUS

Vous pleurez Ah ma chère Princesse Et pour moi jusque-là votre cœur s'intéresse Quoi, Madame en un jour où plein de sa grandeur Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur, Dans des lieux où chacun me fuit

et le révère, Aux pompes de sa cour préférer ma misère  
Quoi dans ce même jour et dans ces mêmes lieux,  
Refuser un empire et pleurer à mes yeux Mais, Madame,  
arrêtez ces précieuses larmes Mon retour va bientôt  
dissiper vos alarmes. Je me rendrais suspect par un plus  
long séjour. Adieu. Je vais, le cœur tout plein de mon  
amour, Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,  
Ne voir, n'entretenir que ma belle princesse. Adieu.

JUNIE

Prince...

BRITANNICUS

On m'attend, Madame, il faut partir.

JUNIE

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.

*Scène 2*

AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE

AGRIPPINE

Prince, que tardez-vous Partez en diligence Néron impatient se plaint de votre absence. La joie, et le plaisir, de tous les conviés Attend pour éclater que vous vous embrassiez. Ne faites point languir une si juste envie Allez. Et nous, Madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS

Allez, belle Junie, et d'un esprit content, Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend. Dès que je le pourrai, je reviens sur vos traces, Madame, et de vos soins j'irai vous rendre grâces.

*Scène 3*

AGRIPPINE, JUNIE

AGRIPPINE

Madame, ou je me trompe, ou durant vos adieux,  
 Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.  
 Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage Doutez-  
 vous d'une paix dont je fais mon ouvrage

JUNIE

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés, Ai-je  
 pu rassurer mes esprits agités Hélas à peine encor  
 je conçois ce miracle, Quand même à vos bontés, je  
 craindrais quelque obstacle, Le changement, Madame,  
 est commun à la cour, Et toujours quelque crainte  
 accompagne l'amour.

AGRIPPINE

Il suffit. J'ai parlé, tout a changé de face. Mes soins à vos  
 soupçons ne laissent point de place. Je réponds d'une  
 paix jurée entre mes mains, Néron m'en a donné des  
 gages trop certains. Ah si vous aviez vu par combien  
 de caresses Il m'a renouvelé la foi de ses promesses Par  
 quels embrassements il vient de m'arrêter Ses bras, dans  
 nos adieux, ne pouvaient me quitter. Sa facile bonté,

sur son front répandue, Jusqu'aux moindres secrets  
est d'abord descendue Il s'épanchait en fils qui vient  
en liberté Dans le sein de sa mère oublier sa fierté,  
Mais bientôt, reprenant un visage sévère, Tel que d'un  
empereur qui consulte sa mère, Sa confiance auguste  
a mis entre mes mains Des secrets d'où dépend le  
destin des humains. Non, il le faut ici confesser à sa  
gloire, Son cœur n'enferme point une malice noire, Et  
nos seuls ennemis, altérant sa bonté, Abusaient contre  
nous de sa facilité. Mais enfin, à son tour, leur puissance  
décline Rome encore une fois va connaître Agrippine  
Déjà de ma faveur on adore le bruit. Cependant en ces  
lieux n'attendons pas la nuit Passons chez Octavie, et  
donnons-lui le reste D'un jour autant heureux que je l'ai  
cru funeste. Mais qu'est-ce que j'entends Quel tumulte  
confus Que peut-on faire

JUNIE

O ciel sauvez Britannicus

*Scène 4*

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS

AGRIPPINE

Burrhus, où courez-vous Arrêtez. Que veut dire...

BURRHUS

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE

Ah mon Prince

AGRIPPINE

Il expire

BURRHUS

Ou plutôt il est mort, Madame.

JUNIE

Pardonnez, Madame, à ce transport. Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.

*Scène 5*

AGRIPPINE, BURRHUS

AGRIPPINE

Quel attentat, Burrhus

BURRHUS

Je n'y pourrai survivre, Madame il faut quitter la cour  
et l'empereur.

AGRIPPINE

Quoi du sang de son frère il n'a point eu d'horreur

BURRHUS

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère. À peine  
l'empereur a vu venir son frère, Il se lève, il l'embrasse,  
on se tait, et soudain César prend le premier une  
coupe à la main « our achever ce jour sous de meilleurs  
auspices, Ma main de cette coupe épanche les prémices,  
Dit-il dieux, que j'appelle à cette effusion, Venez  
favoriser notre réunion. Par les mêmes serments  
Britannicus se lie. La coupe dans ses mains par Narcisse  
est remplie, Mais ses lèvres à peine en ont touché les  
bords... Le fer ne produit point de si puissants efforts,  
Madame la lumière à ses yeux est ravie, Il tombe sur



son lit sans chaleur et sans vie. Jugez combien ce coup  
 frappe tous les esprits La moitié s'épouvante et sort avec  
 des cris, Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage  
 Sur les yeux de César composent leur visage. Cependant  
 sur son lit il demeure penché D'aucun étonnement il  
 ne paraît touché « e mal, dont vous craignez, dit-il, la  
 violence À souvent, sans péril, attaqué son enfance.  
 Narcisse veut en vain affecter quelque ennui, Et sa  
 perfide joie éclate malgré lui. Pour moi, dût l'empereur  
 punir ma hardiesse, D'une odieuse cour j'ai traversé  
 la presse, Et j'allais, accablé de cet assassinat, Pleurer  
 Britannicus, César et tout l'Etat.

## AGRIPPINE

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.

*Scène 6*

NÉRON, AGRIPPINE, BURRHUS, NARCISSE

NÉRON, VOYANT AGRIPPINE.

Dieux

AGRIPPINE

Arrêtez, Néron j'ai deux mots à vous dire. Britannicus est mort, je reconnais les coups, Je connais l'assassin.

NÉRON

Et qui, Madame

AGRIPPINE

Vous.

NÉRON

Moi Voilà les soupçons dont vous êtes capable. Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable, Et si l'on veut, Madame, écouter vos discours, Ma main de Claude même aura tranché les jours. Son fils vous était cher sa mort peut vous confondre, Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

## AGRIPPINE

Non, non, Britannicus est mort empoisonné Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

## NÉRON

Madame ... Mais qui peut vous tenir ce langage

## NARCISSE

Hé Seigneur, ce soupçon vous fait-il tant d'outrage  
 Britannicus, Madame, eut des desseins secrets Qui  
 vous auraient coûté de plus justes regrets. Il aspirait  
 plus loin qu'à l'hymen de Junie De vos propres bontés  
 il vous aurait punie. Il vous trompait vous-même, et  
 son cœur offensé Prétendait tôt ou tard rappeler le  
 passé. Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie,  
 Soit qu'instruit des complots qui menaçaient sa vie,  
 Sur ma fidélité César s'en soit remis, Laissez les pleurs,  
 Madame, à vos seuls ennemis Qu'ils mettent ce malheur  
 au rang des plus sinistres. Mais vous...

## AGRIPPINE

Poursuis, Néron avec de tels ministres, Par des faits  
 glorieux tu te vas signaler. Poursuis. Tu n'as pas fait ce  
 pas pour reculer. Ta main a commencé par le sang de  
 ton frère Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta  
 mère. Dans le fond de ton cœur, je sais que tu me hais

Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits. Mais je veux que ma mort te soit même inutile Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille. Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi, Partout, à tout moment, m'offriront devant toi. Tes remords te suivront comme autant de furies, Tu croiras les calmer par d'autres barbaries Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours, D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours. Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes, Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes, Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien, Tu te verras forcé de répandre le tien, Et ton nom paraîtra dans la race future, Aux plus cruels tyrans une cruelle injure. Voilà ce que mon cœur se présage de toi. Adieu. Tu peux sortir.

NÉRON

Narcisse, suivez-moi.

*Scène 7*

AGRIPPINE, BURRHUS

AGRIPPINE

Ah ciel de mes soupçons quelle était l'injustice Je  
condamnais Burrhus pour écouter Narcisse. Burrhus,  
avez-vous vu quels regards furieux Néron en me  
quittant m'a laissés pour adieux C'en est fait, le cruel n'a  
plus rien qui l'arrête Le coup qu'on m'a prédit va tomber  
sur ma tête. Il vous accablera vous-même à votre tour.

BURRHUS

Ah Madame, pour moi j'ai vécu trop d'un jour. Plût au  
ciel que sa main, heureusement cruelle, Eût fait sur moi  
l'essai de sa fureur nouvelle Qu'il ne m'eût pas donné,  
par ce triste attentat, Un gage trop certain des malheurs  
de l'Etat Son crime seul n'est pas ce qui me désespère Sa  
jalousie a pu l'armer contre son frère Mais s'il vous faut,  
Madame, expliquer ma douleur Néron l'a vu mourir  
sans changer de couleur. Ses yeux indifférents ont déjà  
la constance D'un tyran dans le crime endurci dès  
l'enfance. Qu'il achève, Madame, et qu'il fasse périr Un  
ministre importun qui ne le peut souffrir. Hélas loin de  
vouloir éviter sa colère, La plus soudaine mort me sera  
la plus chère.

Scène dernière

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE

ALBINE

Ah Madame ah Seigneur courez vers l'empereur, Venez sauver César de sa propre fureur Il se voit pour jamais séparé de Junie.

AGRIPPINE

Quoi Junie elle-même a terminé sa vie

ALBINE

Pour accabler César d'un éternel ennui, Madame, sans mourir elle est morte pour lui. Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie Elle a feint de passer chez la triste Octavie Mais bientôt elle a pris des chemins écartés Où mes yeux ont suivi ses pas précipités. Des portes du palais elle sort éperdue. D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue, Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds, Que de ses bras pressants elle tenait liés « rince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse, Protège en ce moment le reste de ta race. Rome, dans ton palais, vient de voir immoler Le seul de tes neveux qui te pût ressembler. On veut après sa mort que je lui sois parjure Mais pour lui conserver une foi toujours pure, Prince, je

me dévoue à ces dieux immortels Dont ta vertu t'a fait  
partager les autels.

Le peuple cependant, que ce spectacle étonne, Vole  
de toutes parts, se presse, l'environne, S'attendrit à ses  
pleurs, et plaignant son ennui, D'une commune voix  
la prend sous son appui. Ils la mènent au temple, où  
depuis tant d'années Au culte des autels nos vierges  
destinées Gardent fidèlement le dépôt précieux Du  
feu toujours ardent qui brûle pour nos dieux. César les  
voit partir sans oser les distraire. Narcisse, plus hardi,  
s'empresse pour lui plaire Il vole vers Junie, et sans  
s'épouvanter, D'une profane main commence à l'arrêter.  
De mille coups mortels, son audace est punie Son  
infidèle sang rejaillit sur Junie. César, de tant d'objets en  
même temps frappé, Le laisse entre les mains qui l'ont  
enveloppé. Il rentre. Chacun fuit son silence farouche.  
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche. Il marche  
sans dessein, ses yeux mal assurés N'osent lever au ciel  
leurs regards égarés, Et l'on craint, si la nuit jointe à la  
solitude Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude, Si  
vous l'abandonnez plus longtemps sans secours, Que sa  
douleur bientôt n'attente sur ses jours. Le temps presse :  
courez. Il ne faut qu'un caprice ; Il se perdrait, Madame.

AGRIPPINE

Il se ferait justice. Mais, Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports.

Voyons quel changement produiront ses remords, S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

BURRHUS

Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes !